

Jean-Michel Muglioni

SÉNÈQUE, *De la brièveté de la vie*, XIV et XV,

Pléiade, p. 712-713. Conclusion du traité.

Plan du commentaire :

Introduction

Résumé

(1) et (2) Pourquoi lire les philosophes des siècles passés ?

(3) et (4) La fréquentation des clients et la fréquentation des sages du passé.

(4) Éternité et immortalité. Texte de Pascal, *Pensées*, Br. 172.

Introduction

Les hommes se plaignent de la brièveté de la vie : mais ils perdent le peu de temps dont ils disposent parce qu'ils ne le vivent pas ! La vie ne se mesure pas avec une horloge, comme une distance ; elle se mesure à son intensité, à sa qualité. Quelle que soit la brièveté de notre vie, nous ne manquons pas de temps, mais nous perdons notre temps : nous le dépensons en pure perte à des occupations parfaitement vaines.

Ces pages qui terminent l'ouvrage soutiennent que le sage, celui qui ne perd pas son temps, qui vit vraiment, qui ne dépense pas sa vie en occupations vaines, a une vie plus longue que celle des autres hommes et même une vie infinie comme celle de Dieu, parce qu'il allonge sa vie du temps de l'histoire et du cycle du monde. Cette formulation paradoxale veut nous donner à penser que sa vie gagne non pas en durée, mais en intensité : elle est plus véritablement vie.

1^o et 2^o ligne : la vie sage est la seule vie, le seul vrai loisir : *scholè*, *otium*. C'est la conclusion de ce qui a été dit jusqu'ici sur les hommes qui perdent véritablement le temps, qu'ils soient affairés (le stress de l'homme d'affaire, *negotium*, le monde de la concurrence et de la lutte pour le pouvoir) ou qu'ils demeurent oisifs (le temps de l'oisiveté est celui qui est consacré aux jeux du cirque ou du stade et à tout ce par quoi les hommes cherchent à tuer le temps, comme on dit fort bien, ce qu'on appelle aujourd'hui les loisirs - au pluriel).

Cette pensée est radicalement opposée à celle de la plupart de nos contemporains. On le voit dans les mots mêmes de notre langue, qui renversent complètement l'usage grec ou latin : loisir ou *scholè* et *otium* sont en grec et en latin des termes positifs qui désignent l'activité par laquelle un homme s'accomplit, tandis qu'*ascholia* ou *negotium* sont des termes négatifs : la négation du loisir, la négation de l'*otium*. Or *négoce* en français a perdu son sens négatif et c'est avec des termes négatifs que nous nous représentons la vie positive – il s'agit pour nous de vacances ! *Loisir* veut dire maintenant *temps libre* pendant lequel on peut ne rien faire et nous confondons loisir et oisiveté, loisir et vacances ou *far niente*.

Résumé

(1) et (2) l'idée est que la vie du sage ne se mesure pas à sa durée (cinquante ans par exemple) mais englobe ou comprend les siècles passés (6 jusqu'à Thalès), non pas parce que le sage est historien, mais parce qu'il vit avec les sages des siècles passés et constitue avec eux une « communauté ». Et c'est cela, la vraie vie, seule vie digne du nom de vie ! Les autres hommes mènent une vie trépidante qui n'est pas une vie et perdent leur temps *stricto sensu* : ils le dilapident. Ils ne vivent pas, ils se tuent au travail.

(3) et (4) opposition de la fréquentation des clients et la fréquentation des sages du passé, opposition des intrigues des affairés ou des politiques, et du loisir philosophique.

Donc deux parties :

1° (§§ 1-2) Le sage vit plus que sa courte vie d'homme parce qu'il est contemporain de tous les sages du passé. Je dis « *vis plus* » car ce n'est pas vivre plus longtemps, même si cette vie comprend ou contient tout le temps de l'histoire de la philosophie.

2° (§§ 2-3) La fréquentation des Socrate, Zénon, etc. ne déçoit jamais contrairement à la fréquentation des « clients ». La vie de loisir (sans *s* à *loisir*).

(1) et (2) Pourquoi lire les philosophes des siècles passés ?

Ici Sénèque dit explicitement que le sage *ajoute* (l.4) à sa vie celle de l'humanité tout entière ! Sa vie ne se mesure pas à la durée qui va de sa naissance à sa mort mais comprend l'ensemble de l'histoire humaine ! *Paradoxe* ici à noter. En quel sens la mémoire accroît-elle notre vie ? Ce propos est-il en contradiction avec la doctrine stoïcienne qui veut qu'on s'en tienne au présent et qu'on ne se disperse pas dans le souci de l'avenir (crainte ou espoir) ou la nostalgie du passé ? (Sur ce point, c'est la fin de XVI qui est la plus claire).

En tout cas Sénèque propose ici délibérément une *formulation paradoxale* :

Lignes 3-5 : « ajouter la durée des siècles passés à la durée de notre vie ».

Lignes 9-11 : « nous avons accès à toutes les époques ».

Lignes 11-14 : « agrandissant notre âme : disposer d'une vaste durée ».

Je disais tout à l'heure que la vie du sage comprend ou contient tout le temps de l'histoire de la philosophie : tout ce passage (1 et 2) insiste sur la possibilité qui nous est donnée par la fréquentation des sages des siècles passés de vivre plus longtemps que la durée de notre vie. C'est une extension du temps. Mais ce n'est pourtant pas une question de durée (au sens où vivre vingt ans est vivre moins longtemps que vivre soixante ans). En quoi consiste en effet ce rapport au passé ? Dans la fréquentation des sages, qui est un véritable dialogue par lequel nous participons à la communauté (l.19) des esprits. Cette république n'existe que par ce dialogue, elle est ce dialogue.

Noter que Sénèque ne se contente pas de l'école stoïcienne et comprend toutes les écoles philosophiques de l'antiquité, même si en XVI il sera question d'adopter une école et son nom comme on entre dans une famille. Je ne commente pas la caractérisation des écoles qui ici ne prétend pas résumer mais indiquer, suggérer.

Ligne 20 « hors de notre durée passagère ».

Ce dialogue permet à la pensée d'échapper au temps. Non pas de durer plus longtemps, mais d'échapper à ce que le temps a de destructeur. Retenir le passé, ce n'est pas une simple question de mémoire, de mémorisation, c'est accéder à un ordre supérieur de pensées et de vérités, qui transcendent tout ce qui est seulement éphémère, temporel au sens d'éphémère, de fragile, de changeant, de destructible, de mortel. C'est accéder à des pensées éternelles : on passe donc d'une formulation qui parle d'une durée plus grande à la formulation de l'idée d'éternité. Autrement dit s'instaure un dialogue entre les vivants et les morts qui n'est pas d'ordre historique et qui suppose qu'il y a des vérités communes à tous les temps : qu'il y a une communauté de pensée irréductible à l'histoire et aux changements qui affectent les choses humaines comme les autres. Donc il ne s'agit pas de vivre plus longtemps mais de se consacrer le peu de temps qu'on a à vivre à des choses qui ne sont pas éphémères, de penser et de vivre selon des principes qui échappent au brouhaha et aux variations de l'histoire. (La formulation de la fin de XVI est éclairante).

Comment pouvons-nous nous entendre avec des philosophes aussi divers ? Le problème des contradictions des philosophes ici n'est pas posé.

Attention toujours : il ne s'agit pas d'histoire de la philosophie, de *verba* (de mots) mais de *res* (de choses) : il ne s'agit pas de savoir ce qu'a pensé tel grand mort, mais, par la lecture de son œuvre de mieux comprendre les choses dont il parle - et surtout de gagner par là en sagesse. Car pour devenir meilleur et plus heureux qu'il faut lire. Non pour disposer d'un plus grand nombre d'opinions... Philosophie n'est pas *doxographie* ou *philodoxie*. Sénèque a une idée de la lecture qui n'est pas commune et il refuse de la réduire au simple rang de divertissement ou de fuite du réel. Ainsi la lecture proprement philosophique des grandes œuvres de l'humanité a pour fin la réalisation de l'humanité en chacun : ce que naguère on a appelé pour cette raison *les humanités* - ce qui rend plus homme.

(3) et (4)

La fréquentation des clients et la fréquentation des sages du passé.

Nos vrais devoirs sont d'aller rendre visite à ces sages et non à tous les clients ou puissants de Rome. La société des sages est la seule vraie société. La suite dira la seule vraie famille, famille choisie, élue. Il y a des gens qui ne sont pas fréquentables et nul parmi nous n'est tenu de fréquenter toutes les célébrités du jour et de s'enfermer dans son temps qui est d'abord celui des autres, qu'il n'a pas choisi. En ce sens, être de son temps, c'est être étranger à soi. Sénèque n'est pas de son temps, qui est le temps de Néron ! Et pour qui est prisonnier de son temps, son temps est toujours le temps de Néron.

(3) décrit les déboires inhérents à toute vie sociale et mondaine faite en effet de déceptions et d'échecs, sans aucune amitié réelle, sans véritable relation entre les hommes : les hommes ont une façon de se chercher qui fait qu'ils se fuient les uns les autres. C'est le règne de la défiance et de l'envie. De l'interprétation des signes. Et c'est cela qu'on appelle les obligations sociales, qu'on prend pour un devoir ! Mais le vrai devoir n'est pas là, c'est le devoir de fréquenter les sages des siècles passés !

Je ne relativiserai pas ce propos - je ne dirai pas : c'est la Rome impériale, celle de Néron ! De même que la cour de Louis XIV est toujours présente autour des hommes de pouvoir, de même ce clientélisme est présent - ce sont deux manifestations de la même nature humaine, des mêmes passions, de la même folie des hommes en quête de plaisir, de pouvoir et de richesses et donc tous sont toujours à genou devant les puissants. J'ai vu les meilleurs se faire prendre à ce jeu : croyant y échapper, nous sommes en réalité prisonniers de nos amis et de nos relations, et c'est vrai aussi bien entre professeurs de philosophie. D'où l'intérêt des travaux d'historiens comme J.F. Sirinelli sur les réseaux d'amitiés entre intellectuels sortis des khâgnes entre 1920 et 1950. Les Grands Ecoles - mais ce commentaire n'engage que moi - peuvent être étudiées comme un système de clientélisme au même titre que la cour de Néron.

Le (§1) ne se contente pas de mettre l'accent sur l'accroissement de la durée de la vie. C'est une sorte de *devoir* (cf. l.43-44), devoir de fréquenter les sages passés. Devoir envers eux, devoir de reconnaissance, en même temps que devoir envers nous-mêmes pour nous rendre meilleurs. L.5-6 : ne soyons pas *in-grats*. Il y a là d'une certaine manière tout AUGUSTE COMTE : nous ne sommes ce que nous sommes que parce que nous poursuivons quelques morts. Et plus l'histoire se poursuit, plus les morts gouvernent les vivants.

La conclusion fait de l'accroissement de durée un accroissement d'intensité, puisque de toute façon le sage ne vit pas plus vieux ! Et cet enrichissement de la vie a un double aspect : il présente un intérêt en lui-même et nous

permet d'échapper à l'aliénation des obligations sociales. Ainsi le discours de Sénèque privilégie d'une manière radicale la vie philosophique et la lecture « philosophante » sur la vie sociale. (L'accent mis sur la lecture est absent chez un *Marc Aurèle* même si dans sa pratique de la philosophie l'empereur stoïcien invoque en effet les sages des siècles passés).

La paradoxe consiste encore à vouloir que la vraie vie ne se passe pas avec ceux qu'on a coutume de dire vivants mais avec les morts ! C'est cela la khâgne en sa vérité : vivre avec les morts ! il faut revendiquer cela comme étant la seule vraie vie.

(3) devenir stoïcien, c'est une forme d'adoption par laquelle on appartient à une famille spirituelle – on prend son nom comme dans le cas de l'adoption on prend le nom de famille du père, et on prend aussi ses biens ! Héritage moral cette fois. Ainsi l'adoption, c'est-à-dire la volonté, est la vérité du lien humain : lien établi par la volonté et non par le sang, lien qui a la raison pour principe et non la reproduction de l'espèce. Lien divin et non animal. Et chacun ne s'accomplit que par cette liaison aux sages des siècles passés : peu d'hommes au fond constituent vraiment l'humanité et accomplissent l'humanité en eux-mêmes ! La communauté dont parle Sénèque est rigoureusement aristocratique. Ce que nos contemporains ne supportent pas d'entendre dire, eux qui adulent les grands footballeurs au contraire ou tel producteur de décibels comme des héros. A chacun ses héros ! A chacun sa famille. Mais c'était vrai aussi au siècle de Néron.

(3) ligne 8 : Et cet héritage est le contraire des autres héritages qui sont d'autant plus grands qu'il y a moins d'héritiers : il ne prive personne et même ; il est d'autant plus grand que la famille qui en tire profit est plus nombreuse !

On comparera avec une lettre de DESCARTES, à *Chanut* 6 juin 1647 : « ...je distingue entre ceux de nos biens qui peuvent devenir moindres, de ce que d'autres en possèdent de semblables, et ceux que cela ne peut rendre moindre ». Exemple de bien de la première sorte : mille pistoles, et pour la seconde sorte, la vérité, la science, la santé, « qui ne sont aucunement moindres en nous de ce qu'ils se trouvent en beaucoup d'autres. » SPINOZA reprendra cette distinction entre les biens qui diminuent si on les partage et qui ne sont même des biens que si quelques uns seulement disposent, et les biens qui au contraire s'accroissent d'être partagés, et qui sont les vrais biens. Le libéralisme économique qui s'est imposé sur le monde est contrairement aux apparences le parti pris de la pénurie. Il nous rend esclaves de biens qui ne peuvent que diminuer si on les partage. L'idée qu'une politique de répartition de ces biens ferait le bonheur de l'humanité est donc une idée fautive.

(4) Éternité et immortalité

La sagesse est la seule chose sur laquelle le temps n'a pas de prise : rien ne peut en priver le sage. Au contraire ce qui est honoré par les hommes l'est par envie et cesse de plaire assez vite : ce qui plaît ainsi ne plaît ou n'a de valeur pour nous qu'en fonction du prestige social qui lui est lié – et non en soi-même – par exemple « vu à la télé » est pour la plupart une preuve de valeur. Au contraire la vraie beauté ne dépend pas des applaudissements du jour ; ce qui plaît aux sages ne se démode pas, ne vieillit pas, parce que la beauté n'en est pas jugée en fonction de l'envie et de la jalousie des hommes. *Le recul du temps* témoigne de la solidité des sages passés. Nous les admirons cette fois sans y être portés par nos passions, notre jalousie, nos intérêts d'être prisonniers des relations sociales. Je ne salue pas Platon pour avoir un poste à l'université comme on rend hommage à un professeur en place qui dispose du pouvoir de nommer ou qui fait l'opinion par ses jugements. Considérer les siècles passés au

lieu de s'enfermer dans les intrigues de ses contemporains élargit l'esprit. L'adulation des célébrités du jour paraîtra mesquine.

L'assimilation du sage à dieu dans son rapport au temps doit paraître tout à fait extraordinaire. Le sage ne perd pas plus le temps que dieu ! Il ne dispose pas moins *du* temps que dieu même ! Et je dis disposer *du* temps et non *de* temps, car disposer de temps (de temps plus ou moins long) n'est pas la vraie question. Ainsi le présent se définit non pas comme une durée mais comme une intensité, concentration de tous les temps dans le présent d'une conscience qui embrasse l'histoire passée comme appartenant à sa vie, comme sa substance, et qui se rapporte à l'avenir tout autrement que les hommes minés par l'espérance et la crainte. Peu importe ici que la conscience dispose d'un long temps pour embrasser le passé, il suffit qu'elle l'embrasse pour être l'égal de Dieu. Dieu en effet réunit tous les temps en un seul : la vie du monde se concentre en lui, c'est son présent, comme un acte unique est le présent de l'homme qui agit. Il n'y a aucune dispersion dans la vie de dieu. Les moments de sa durée ne sont pas dans la pensée de dieu extérieurs les uns aux autres, mais plus encore concentrés que les moments de l'action d'un homme qui sont tenus ensemble par la volonté, comme chez Bergson les notes de la mélodie. Ainsi les hommes n'ont une vie trop brève que parce qu'ils dispersent leur vie.

XVI (1). Formulation en apparence anodine mais qui ne manque pas de profondeur et cette critique de notre mauvais rapport au temps se trouve reprise chez Montaigne (Essais I, 3, par exemple) et Pascal : *Pensées*, Br.172 p.408 (cf. Br. p.223 Roannez).

Texte de Pascal :

172 (Br.) Nous ne nous tenons jamais au temps présent. Nous anticipons l'avenir comme trop lent à venir, comme pour hâter son cours ; ou nous rappelons le passé, pour l'arrêter comme trop prompt : si imprudents, que nous errons dans des temps qui ne sont pas nôtres, et ne pensons point au seul qui nous appartient ; et si vains, que nous songeons à ceux qui ne sont rien, et échappons sans réflexion le seul qui subsiste. C'est que le présent, d'ordinaire, nous blesse. Nous le cachons à notre vue, parce qu'il nous afflige ; et s'il nous est agréable, nous regrettons de le voir échapper. Nous tâchons de le soutenir par l'avenir, et pensons à disposer les choses qui ne sont pas en notre puissance, pour un temps où nous n'avons aucune assurance d'arriver.

Que chacun examine ses pensées, il les trouvera toutes occupées au passé et à l'avenir. Nous ne pensons presque point au présent ; et, si nous y pensons, ce n'est que pour en prendre la lumière pour disposer de l'avenir. Le présent n'est jamais notre fin : le passé et le présent sont nos moyens ; le seul avenir est notre fin. Ainsi nous ne vivons jamais, mais nous espérons de vivre ; et, nous disposant toujours à être heureux, il est inévitable que nous ne le soyons jamais.

Cf. aussi le début du livre II de *l'Emile* de Rousseau (§ 26), pour voir comment ces pages se répondent jusque dans le style.

Jean-Michel Muglioni
Professeur en Khägne à Louis-le-grand